
CHAPITRE VI.

DE LA PATIENCE.

Il est une autre vertu extrêmement nécessaire dans les communautés, sans laquelle il est impossible de ne pas souffrir beaucoup de maux et de ne pas en faire souffrir aux autres : c'est la patience, qui nous fait supporter les différentes peines de la vie sans nous émouvoir et perdre la tranquillité de notre esprit, sans en parler ni nous plaindre, et même sans avoir l'air d'y faire attention. *La patience vous est nécessaire*, dit saint Paul (1). Si cela est vrai pour tout homme quel qu'il soit, parce qu'en tout temps, dans tous les lieux, et quelle que soit sa condition, il porte toujours en lui, en son corps et en son ame des sources de souffrances toujours jaillissantes : son corps est sujet à la faim, à la soif, à la chaleur, au froid, à la lassitude, aux douleurs, à la maladie et à la mort ; son ame est remplie de ténèbres, d'infirmités, de passions, de troubles, d'inquiétudes, de péchés ; au dehors il peut être assailli par la pauvreté, le mépris, les calomnies, les injures, les outrages ; à plus forte raison les Religieux qui sont obligés de vivre ensemble. Il y a, dit saint Jean Climaque, trois classes de Religieux : les uns vivent dans la solitude parfaite ; les autres s'associent un ou deux compagnons ; les autres demeurent *en patience* avec plusieurs dans un monastère (2). Remarquez ce mot *en patience*, qui montre la nécessité de cette vertu dans ce genre de vie, vertu qui doit en faire comme le fond,

(1) Patientia vobis necessaria est. *Hebr.* 10. 36.

(2) Gradu 1.

à cause de la multitude d'occasions qui s'offrent de la pratiquer.

L'abbé Agathon disait : Si vous demeurez avec les autres en communauté, pour y bien vivre soyez comme une colonne de marbre, qui ne se fâche jamais si on lui dit des injures, et qui ne se glorifie pas si on lui donne des louanges (1). Les Maziques étant venus à Scéthé, tuèrent un grand nombre de Religieux ; l'abbé Pœmen prit la fuite avec un Père plus âgé que lui, nommé Nub, et cinq autres Religieux. Ils s'arrêtèrent dans un lieu appelé Térénut, où ils trouvèrent un temple d'idoles abandonné ; ils s'y réfugièrent pendant sept jours, en attendant que Dieu leur fit connaître dans quel lieu de l'Egypte ils devaient se retirer. D'après l'ordre de l'abbé Nub, ils se tinrent pendant tout ce temps dans le repos et le silence. Tous les matins ce saint homme jetait des pierres à une idole qui était dans ce temple, et le soir il lui disait : J'ai mal fait de vous jeter des pierres et de vous avoir ainsi traitée, pardonnez-moi ! Le samedi, comme tous les Frères s'étaient assemblés, l'abbé Pœmen lui dit : Pourquoi, mon Père, pendant toute cette semaine, vous qui croyez en Dieu, avez-vous fait des soumissions à cette idole et lui avez-vous dit : *pardonnez-moi* ? Le saint vieillard lui répondit : C'est pour vous tous que j'en ai agi ainsi, et pour vous faire comprendre ce que nous devons faire pour bien vivre ensemble. Lorsque j'ai jeté des pierres à cette idole, a-t-elle proféré une seule plainte, s'est-elle mise en colère ? Lorsque je lui ai demandé pardon, s'en est-elle estimée davantage, en a-t-elle tiré vanité ? Non, lui dit l'abbé Pœmen. Eh bien ! mes Frères, poursuivit ce saint homme, nous sommes sept ; si vous désirez que nous demeurions ensemble, il faut qu'à l'exemple de cette idole aucun de nous ne se fâche quand on lui fera des

(1) Apud Rosweyd, lib. 7. cap. 42. n. 2.

reproches, et qu'il ne se laisse point emporter par la bonne opinion qu'il a de lui-même, quand on s'humiliera devant lui et qu'on lui demandera pardon (1).

L'abbé Moïse dit un jour à Zacharie, son disciple : Mon Frère, dites-moi ce que je dois faire pour opérer mon salut ? Zacharie, bien étonné de ces paroles, se jeta à ses genoux et lui dit : Ah ! mon Père, c'est moi qui dois vous faire cette demande. — Dites, mon Frère, dites, reprit l'abbé Moïse ; car j'ai vu le Saint-Esprit descendre sur vous, et je me sens fortement inspiré de vous faire cette question. Alors Zacharie lui dit : Puisque vous me le commandez, je vous le dirai. Il prit son capuchon, le jeta à terre et le foula aux pieds. Si un homme, mon Père, n'a assez de patience pour souffrir d'être ainsi traité, il ne peut être un vrai Religieux (2).

S. François disait à ses disciples (3) : Quoique les Frères Mineurs répandent partout une odeur de sainteté, ce n'est pas toutefois où ils doivent mettre le sujet d'une joie parfaite ; qu'ils chassent les démons des corps, qu'ils rendent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et même la vie aux morts, ce n'est pas encore là le sujet d'une joie parfaite. Quand le Frère Mineur saurait toutes les langues et toutes les sciences, qu'il aurait l'intelligence des saintes Ecritures, jusqu'à prédire l'avenir, à lire dans le fond des consciences, ce n'est point encore là le sujet d'une joie parfaite. Quand le Frère Mineur serait un prédicateur si excellent par la force de son zèle et de son éloquence, qu'il fit convertir à la foi tous les infidèles, ce n'est point en cela qu'on peut trouver une joie parfaite. Mais quand nous revenons au monastère de Notre-Dame-des-Anges, trempés de pluie, transis de froid, couverts de boue, mourant de faim,

(1) Apud Rosweyd. lib. 3. n. 199.

(2) Ibid. lib. 5. libell. 15. n. 17.

(3) Opusc. S. Franc. de vera læt. Fratr. Minor.

frappant à la porte, que le portier nous dise tout en colère : Qui êtes-vous ? Nous répondrons sans doute : Nous sommes deux de vos Frères. — Deux de mes Frères ! Non, vous êtes deux méchans, deux vagabonds, qui courez le monde pour ravir les aumônes des pauvres.... et qu'il nous laisse ensuite à la porte exposés à la pluie, à la neige, au froid ; que nous souffrions tous ces rebuts, toutes ces injures et tous ces maux avec patience, sans nous troubler et sans murmurer, quoique bien persuadés que le portier nous connaît bien, et que Dieu se sert de sa langue pour nous dire ce que nous méritons, *écrivez, et sachez que là est la joie parfaite* (1). Que si, après avoir attendu quelque temps en cet état, nous frappons de nouveau, afin que le portier touché de pitié nous ouvre la porte, et que celui-ci sortant avec impétuosité nous donne des soufflets et nous dise : Retirez-vous, vauriens, allez à l'hôpital si vous voulez, vous n'aurez rien ici.... et que nous supportions tous ces outrages avec patience, *écrivez que là est la joie parfaite*. Si voyant venir la nuit dans une si malheureuse position, nous frappons encore à la porte en demandant, en criant, en suppliant avec prières et larmes, et avec toutes les instances possibles, afin de fléchir ce portier et de le porter à nous ouvrir, et que celui-ci, plus irrité que jamais, dise : Ah ! voilà des importuns et des insolens, je saurai bien les traiter comme ils le méritent.... et que sortant avec un gros bâton, il nous en décharge de grands coups, qu'en nous prenant par le capuchon il nous jette dans la boue, et qu'il nous y laisse chargés de coups et couverts de plaies ; si nous supportons tout cela avec patience et joie, *écrivez et notez soigneusement que là est la joie parfaite* (2). C'était ainsi que saint François montrait à

(1) Scribe, quia ibi est perfecta lætitia. *Ibid.*

(2) Scribe, et nota diligenter, quòd ibi est perfecta lætitia.

ses Religieux combien la patience leur était nécessaire.

Saint Jean Climaque raconte (1) que, dans ce fameux monastère, près d'Alexandrie, dont il parle avec tant d'éloge, un Religieux nommé Abbacyre, qui était depuis quinze ans dans la maison, était tellement maltraité et tourmenté de tout le monde, que les Frères qui servaient au réfectoire, le faisaient presque toujours sortir de table à jeûn. Il lui demanda, pour sa propre édification, pourquoi on le traitait si mal, et s'il allait souvent se coucher sans avoir mangé. Croyez-moi, mon Père, répondit le Religieux, si l'on me conduit ainsi, ce n'est pas qu'on me traite mal en effet, mais on m'éprouve pour voir si je serai propre à la vie religieuse... comme s'il eût voulu dire : Sans la patience on ne peut pas être Religieux. Dans les Communautés religieuses il y a une nécessité inévitable pour la nature, c'est de souffrir beaucoup de choses : l'observation des règles, l'accomplissement des vœux, les austérités spirituelles et corporelles de chaque Ordre, les maladies où souvent on manque de secours non seulement utiles, mais même nécessaires ; car quoique la charité y pourvoie autant qu'elle le peut, que les supérieurs et les infirmiers soient obligés d'apporter un grand soin pour les malades, il arrive souvent, soit à cause de la pauvreté de la maison, soit par une permission particulière de Dieu, que beaucoup de choses manquent ou se donnent à contre-temps et mal à propos. Saint Bernard était si faible et si malade, qu'on n'attendait plus que le moment de sa mort ou la prolongation d'une vie languissante et plus insupportable que la mort même ; par le commandement de quelques Abbés assemblés à Cîteaux, il fut mis à part et traité comme un homme que l'on craignait de perdre et dont on voulait absolument conserver la santé. Dieu permit que malgré tous ces soins et toutes ces pré-

(1) Gradu 4.

cautions il en arrivât tout autrement. L'abbé de Saint-Thierry étant allé le visiter dans cette cellule séparée où il était dans les remèdes, lui demanda ce qu'il faisait et comment il se trouvait. Saint Bernard lui répondit en souriant et avec cette manière noble et agréable qui lui était ordinaire : Je vais parfaitement bien ; auparavant des hommes raisonnables m'obéissaient, maintenant, par un juste châtement de Dieu, je suis réduit à obéir à une bête qui n'a point de raison. Il voulait parler d'un homme entre les mains de qui il avait été mis par l'Evêque, les Abbés et les Religieux, et qui avait promis de le guérir ; mais c'était un vrai charlatan, franc ignorant, présomptueux et rustique. Nous mangeâmes avec lui, dit l'abbé de Saint-Thierry, pensant qu'on traitait avec tout le soin possible un homme si malade, qu'on l'avait confié à un séculier pour lui donner tout ce qui serait nécessaire à son rétablissement ; nous vîmes que par l'ordre de ce médecin on lui présentait des viandes dont un homme bien sain, bien affamé n'eût pas voulu manger. Nous eûmes peine à nous retenir pour ne pas dire des injures à cet homme, que nous regardions comme un homicide. Quant au Saint qu'on traitait si mal, il recevait tout avec indifférence, et trouvait toutes les choses également bonnes. Pendant plusieurs jours il mangea de la graisse crue qu'on lui donna par mégarde au lieu de beurre ; il but de l'huile pour de l'eau ; beaucoup d'autres accidens semblables lui arrivèrent souvent. Il faut certes de la patience dans des rencontres pareilles (1).

Elle est aussi bien nécessaire pour conserver, acquiescer la charité et l'union. Nous avons démontré que dans les maisons religieuses, ce qui est le plus nécessaire, ce qui est le fondement de tout, c'est la paix et la concorde, qui ne peuvent exister sans la patience ; comme l'humili-

(1) In ejus vitæ lib. 1. cap. 7.

liation dispose l'esprit à l'humilité, de même la patience le prépare à la paix. La charité ne peut subsister sans cette vertu, à cause de la diversité des opinions, des jugemens, des affections et de la variété des circonstances qui arrivent tous les jours, où il y a à souffrir, à céder, à se taire, à parler avec douceur, avec bonté, et à exercer la patience de mille manières. C'est pourquoi saint Paul, exhortant les Ephésiens à la patience, leur dit : *Supportez-vous les uns les autres avec patience* (1). En parlant aux Corinthiens des qualités de la charité, il met avant tout la patience ; *la charité est patiente* (2). Celui qui ne veut pas se résoudre à être patient, dit saint Grégoire, se verra bientôt incapable par son impatience de vivre avec les autres, parce que la patience seule unit les esprits, qu'il est beaucoup de choses dans les actions humaines qui les divisent et les troublent (3).

Je dis plus : le fardeau le plus lourd de la vie religieuse est celui de l'obéissance, à cause de l'amour passionné que nous avons pour notre liberté, et du désir ardent que nous avons de disposer de nous comme nous voulons. Il est impossible que la nature ne souffre pas à renoncer ainsi à son inclination et à faire toujours la volonté des supérieurs dans les choses petites et grandes, faciles et difficiles, prévues et imprévues. Souvent, pour augmenter la pesanteur de la charge, les supérieurs sont peu gracieux, sont impatients, colères, soupçonneux, entraînés par l'esprit de domination, et ce parce qu'ils sont hommes ; car si Dieu leur donne son

(1) Cum patientia supportantes invicem. *Ephes.* 4. 2.

(2) 1. *Cor.* 13. 4.

(3) Qui patientiam servare contemnit, socialem vitam citius per impatientiam deserit. Neque enim unquam servari concordia nisi per solam patientiam valet; crebro enim in humana actione nascitur, unde mentes hominum vicissim à sua unitate ac dilectione separentur. *Lib.* 25. *moral.* cap. 15.

autorité, il ne leur donne pas pour cela sa patience, sa douceur et sa sagesse. Il y a donc dans l'obéissance une foule d'occasions d'exercer la patience, soit à cause de l'assujétissement de l'esprit, soit à cause des défauts des supérieurs.

Dans un certain monastère d'Asie, un vieillard Religieux, fort négligent, avait pour disciple un jeune homme nommé Acace, simple et plein de bon sens, et qui souffrit, sous la conduite de ce vieillard, au delà de ce qu'on peut croire. Il ne se contentait pas de l'injurier sans cesse, il ne se passait pas de jour qu'il ne le battit; ce que le pauvre disciple supportait avec une patience admirable, qui ne procédait pas de la stupidité, mais de la vertu. Je lui demandais, dit saint Jean Climaque, quand je le rencontrais : Eh bien ! mon Frère, que vous est-il arrivé aujourd'hui ? Pour toute réponse il me montrait tantôt ses yeux tout livides, tantôt son cou tout meurtri, tantôt sa tête couverte de blessures. Sachant jusqu'où allait sa vertu, je lui disais : Cela va bien, mon Frère, bon courage, continuez avec patience; ce ne vous sera pas inutile. Il passa neuf ans sous la conduite de ce terrible supérieur, et mourut saintement. Cinq jours après sa mort, ce supérieur, alla voir un des plus anciens et des plus savans Pères de la maison, et lui dit : Mon Père, le frère Acace est mort. L'autre lui répondit : Je ne puis le croire. Venez et voyez, lui dit le supérieur; et il le mena au cimetière sur la fosse. Cet ancien, s'adressant au mort comme s'il avait été vivant, lui dit : Mon Frère Acace, êtes-vous mort ? Pour montrer qu'ayant été véritablement obéissant pendant sa vie, il l'était encore après sa mort, il répondit : Comment, mon Père, une personne vraiment obéissante peut-elle mourir ? Ces paroles épouvantèrent tellement celui qui avait été son maître et qui l'avait traité avec tant de rigueur, qu'il se jeta le ventre contre terre, et fondant en

larmes, il pria le supérieur de la maison de lui donner une cellule près du tombeau d'Acace, où il passa le reste de sa vie dans de grands sentimens de piété, se plaignant lui-même avec une grande amertume de cœur, et disant continuellement aux autres : J'ai commis un homicide (1).

Saint Dosithée demanda à saint Dorothée, son maître, la solution de quelques difficultés de la sainte Ecriture ; saint Dorothée jugea à propos de ne pas la lui donner pour le moment. Dosithée vint une autrefois l'interroger sur un autre passage ; saint Dorothée le renvoya de même et lui dit d'aller trouver l'Abbé. Celui-ci avait été averti auparavant que si Dosithée venait lui demander quelque éclaircissement sur l'Ecriture, il le châtiât fortement. Dosithée vint expliquer son doute ; l'Abbé lui dit : C'est bien à vous, ignorant et grossier que vous êtes, à faire ces questions !..... en disant cela il lui donna deux bons soufflets et le renvoya. Dosithée vint retrouver son maître, lui montra ses joues toutes rouges, sans se plaindre de ce qu'il l'avait envoyé à l'Abbé pour être ainsi traité (2).

Ces cas sont rares, les supérieurs n'en viennent pas jusque là ; mais il est beaucoup d'autres choses dans leur conduite qui, sans qu'ils puissent y apporter le remède, fournissent inévitablement à la nature l'occasion de pratiquer la patience.

§ I.

Du besoin de la Patience dans les Communautés.

La patience est nécessaire dans les Communautés, à cause de l'obligation de vivre avec les autres et d'avoir

(1) Gradu 4.

(2) In vita S. Dosithei.

des rapports avec eux. Il faut vivre avec des hommes, et par conséquent souffrir, parce que les hommes dans ce monde sont sujets à une infinité de défauts : leur nature gâtée et corrompue n'a pour partage que les misères et le péché. Quand vous vivriez seul dans un désert, vous trouveriez en vous, comme nous l'avons dit, une source de peines ; en vivant avec les autres, vous avez à vous supporter et à les supporter : vous aurez donc d'autant plus à souffrir, que le nombre sera plus grand, que vous ne disposerez ni de leur volonté, ni de leur esprit, comme vous pouvez disposer de votre volonté et de votre esprit.

Dans les Communautés comme dans le monde, tous les hommes ne se ressemblent pas ; ils ne sont pas également sages et vertueux. Il en est qui ont beaucoup de vertu et de sagesse, il s'en trouve qui n'en ont pas autant ; quelques-uns n'en ont que fort peu, et d'autres pas du tout. Un Ordre religieux est comme un arbre fruitier chargé au printemps de belles fleurs, mais toutes ne se nouent pas : une partie tombe ; l'autre demeure et porte des fruits ; mais il y a encore une grande différence dans les fruits : les uns sont beaux, bien nourris, colorés par le ciel ; d'autres sont petits, maigres et cachés ; les uns sont sains, et les autres piqués des vers. Dans les Communautés, les fleurs qui tombent, sont les novices qui sortent ; ceux qui persévèrent et font les vœux, ne sont pas tous semblables : les uns arrivent au sommet de la perfection, les autres s'arrêtent au milieu du chemin, quelques-uns avancent fort peu ; il y a des parfaits et des imparfaits, des bons et quelquefois des mauvais. Les uns et les autres donnent à souffrir : s'ils sont mauvais, il est certain qu'ils donnent un grand exercice à la patience ; s'ils sont bons, ils ne laissent pas encore d'en donner, parce qu'ils ne sont bons que comme des hommes pécheurs ; il y a toujours beaucoup à reprendre en eux,

celui qui est parfait est celui qui a le moins de défauts.

Mais supposons qu'ils soient tous bons et vertueux ; il arrivera quelquefois que vous éprouverez pour eux de l'antipathie , que votre humeur sera différente de la leur : ils sont lents , et vous êtes vif ; ils sont mélancoliques , et vous avez un esprit porté à la gaité. Il y a pour cela à souffrir les uns et les autres , puisque les choses contraires ne peuvent s'accorder sans se faire violence. D'ailleurs , tout bons qu'ils soient , ils penseront et jugeront des choses tout autrement que vous ; ils parleront et voudront entraîner les esprits à leurs sentimens. Pour ne point contester et pour entretenir la paix , il faudra céder et ne rien dire ; c'est certainement une souffrance pour celui qui croit avoir d'aussi bonnes raisons que les autres , et au besoin elles ne manqueraient pas de réplique. Il peut se faire encore qu'avec toute leur vertu ils aient parfois des opinions extravagantes , des idées grotesques , des fantaisies qui n'aient pas le sens commun , une humeur fantasque , une tenue choquante et ridicule , des manières de parler , de marcher , de regarder , de converser , de manger , de boire déplaisantes en elles-mêmes , ou au moins contraires aux vôtres et à vos inclinations ; ils seront incivils , grossiers , maussades , remplis de défauts qui tiennent à notre pauvre nature , qui ne sont pas des péchés , qui n'offensent pas Dieu , mais qui ne laissent pas cependant d'exercer la patience , et il faut se résoudre à souffrir tout de tous. Un rosier qui porte plus de roses qu'un autre et qui embaume l'air , n'est cependant pas sans épines. Dans les Communautés , ceux qui sont plus sages que les autres , sont chargés de plus de vertus et répandent un plus doux parfum de sainteté ; cependant ils ne laissent pas de faire des choses , de dire des paroles , d'avoir des manières qui ne vous vont pas , qui ne s'accordent pas avec votre humeur , qui sont comme des épines piquantes et douloureuses pour vous.

Les esprits grands et élevés ont naturellement beaucoup de peines dans les Communautés sur deux points : 1° ils ont peine à assujétir leur jugement à celui des autres ; 2° il y a peine à supporter les bassesses , les impertinences et les extravagances des esprits simples. Eh bien ! ils doivent montrer l'élévation de leur ame , en assujétissant leur esprit et supportant le reste : c'est l'effet d'une grande raison de supporter les choses contre la raison ; c'est la marque évidente d'une grande capacité d'esprit , d'une haute lumière , de voir que tous les hommes ne peuvent pas être semblables , qu'il y a une différence étonnante de perfection dans tous les individus d'une espèce. Il ne faut attendre dans ce monde , où le péché exerce sa tyrannie , que pauvreté et misère de la part de l'homme. Il faut mériter cet éloge que saint Paul donne aux Corinthiens : *Etant sages comme vous l'êtes , vous supportez volontiers les imprudens* (1). Et d'ailleurs ces esprits élevés ne doivent-ils pas s'abaisser pour se rendre utiles à leur prochain ; tant qu'ils se tiendront dans leur élévation , dans la plus haute région de l'air , à suivre les élucubrations de leur esprit , ils ne sauraient l'aider ; il faut qu'ils descendent. L'aigle vole toujours très-haut , et ne rase jamais la terre ; mais il y est contraint , quand il veut saisir sa proie. Voyez cet aigle fondre du troisième ciel sur la terre pour le salut du prochain : c'est saint Paul qui dit : *Je me suis rendu faible avec les faibles pour gagner les faibles ; enfin , je me suis fait tout à tous pour les gagner tous* (2).

Il est encore un autre sujet de patience dans les Communautés , même de la part des bons. Souvent quelques-uns , pensant bien faire , commettent des fautes et des indiscretions qui ont quelquefois de très-mauvaises suites,

(1) *Libenter suffertis insipientes eum sitis ipsi sapientes. 2. Cor. 11. 19.*

(2) *Factus sum infirmis infirmus , ut infirmos lucrifacere : omnibus omnia factus sum , ut omnes facerem salvos. 1. Cor. 9. 22.*

et qui s'étendent sur ceux qui sont innocens, qui ne peuvent y apporter remède; on est alors obligé de souffrir, de voir avec regret les suites de la faute et porter une partie de la peine, comme un membre sain souffre du voisinage d'un membre malade, comme la tête souffre des incommodités de l'estomac.

Enfin, dans toutes les Communautés il faut s'attendre à souffrir; on ne peut pas même mettre l'espérance de la paix et du repos dans la vertu et la sagesse des autres, puisque les bons peuvent apporter le trouble; il ne faut s'appuyer que sur sa patience.

Si les bons avec leur bonté font souffrir et donnent de la peine, les méchans le font bien davantage et donnent bien plus d'occasions d'exercer la patience. Dans toutes les Communautés, même les plus régulières, il peut se trouver quelque esprit malfait, quelques personnes de mauvaise humeur, quelquefois des hommes dérégés et vicieux. Lorsque le monde était encore dans son berceau et presque dans son état d'innocence, lorsque quatre personnes seulement composaient la maison d'Adam, de deux frères il y en eut un qui tua l'autre; Noë n'eut que trois fils, et Cham mérita d'être frappé de la malédiction de son père; dans la maison d'Abraham, Ismael est vicieux et cherche à corrompre Isaac. Isaac a deux fils: l'un est bon, l'autre est mauvais; l'un est élu et aimé de Dieu, l'autre réprouvé. Parmi les douze fils de Jacob un seul se trouve innocent, le chaste Joseph, que les autres haïssaient et voulaient faire mourir, parce qu'il les avait accusés auprès de leur père d'un très-grand crime. Un des fils de David est incestueux; un autre fait tuer son frère, se révolte contre son père et veut lui ravir la couronne et la vie. Dans le sacré collège des Apôtres, ne s'est-il pas trouvé le plus méchant et le plus scélérat de tous les hommes? Voilà des faits, passons aux figures.

L'Eglise, dit saint Jérôme, est représentée par l'arche

de Noë, où étaient renfermés le loup et la brebis, le lion et l'agneau, le corbeau et la colombe, toute sorte d'animaux purs et impurs (1). Les Communautés sont comme l'aire de l'Evangile où le bon grain est mêlé avec la paille; comme le filet qui se remplit de poissons bons et mauvais; comme le banquet où parmi les conviés il en est qui ne sont pas revêtus de la robe nuptiale; comme la troupe de dix vierges composée de vierges sages et de vierges folles; comme une grande maison où il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais encore des vases de bois et d'argile; comme le champ du père de famille où l'ivraie est mêlée avec le bon grain.

Les méchans et les bons sont mêlés les uns avec les autres, dit saint Augustin expliquant cette dernière parabole, non seulement dans le siècle, mais encore dans l'Eglise. Vous le savez, vous l'avez éprouvé, et vous l'éprouverez encore plus si vous êtes bon; car l'Ecriture dit que lorsque le blé fut monté en épis on vit alors paraître l'ivraie: vous savez donc que les bons et les méchans sont et seront toujours mêlés partout, et qu'ils ne seront séparés qu'au jour du jugement (2).

Il dit ailleurs: Tant que l'Eglise sera sur la terre, tant que le froment souffrira et gémira dans la paille, que les épis seront mêlés avec la zizanie, les vases de miséricorde parmi les vases de colère, nous ne manquerons jamais d'adversaires qui nous fassent souffrir (3).

(1) Hier. adv. Lucifer.

(2) Mali mixti sunt bonis, non solum in sæculo, sed in ipsa etiam intus Ecclesia; nostis et probastis, et magis probabitur, si boni fueritis; cum enim crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt zizania. Nostis ergo, quia mixti sunt et semper et ubique, dicit Scriptura, quia non separabuntur nisi in fine. In Psal. 128.

(3) Quamdiu hæc est Ecclesia, quamdiu gemit triticum inter paleas, quamdiu gemunt spicæ inter zizania, quamdiu gemunt vasa misericordiae inter vasa iræ facta in contumeliam, quamdiu gemit liliam inter spinas, non deerunt inimici. In Psal. 70. conc. 2.

Mais rapprochons - nous davantage de notre sujet ; voyons dans les Communautés les mieux réglées, dans les Ordres les plus saints : dès les premiers commencemens, sous les fondateurs même, il y a eu des Religieux déréglés et pervers qui ont donné beaucoup à souffrir aux autres.

Le premier qui en Orient rassembla plusieurs Religieux pour vivre en Communauté sous une règle qu'un ange apporta du ciel, fut saint Pacôme ; parmi ces Religieux, bons, simples et obéissans en général, il y en avait de fins, de malicieux et d'intrigans. On lit dans sa vie que quelques-uns, vivant selon la chair, ne voulaient pas se dépouiller du vieil homme, et causaient une certaine affliction au Saint, qui leur faisait souvent des exhortations salutaires pour les ramener à leur devoir. Il pria sans cesse pour leur en obtenir la grâce ; mais ne devenant pas meilleurs, et ne voulant pas le devenir, redoutant la présence du Saint, ils retournèrent dans le siècle (1).

Quelques Religieux choisirent saint Benoît pour leur supérieur et se confièrent à sa conduite ; mais un peu plus tard, ne pouvant pas, ou pour mieux dire ne voulant pas supporter sa sainteté ni souffrir ses avertissemens, ils prirent la résolution de l'empoisonner, et en effet ils mirent du poison dans le vin qu'il devait boire ; mais le Saint en ayant eu connaissance par révélation divine, fit, selon sa coutume, le signe de la croix sur le verre, qui se cassa, et par ce moyen il échappa à la mort (2).

Saint Robert, réformateur de l'ordre de Saint-Benoît, et fondateur de celui de Cîteaux, éprouva beaucoup de traverses dans un monastère où il était venu d'après les prières des Religieux qui l'habitaient et qui paraissaient vouloir rentrer dans la bonne voie d'où ils étaient sortis ; ils se ligèrent quelque temps après contre lui ;

(1) In ejus vita apud Sur. 14 maii.

(2) S. Greg. lib. 2. Dial., c. 3.

l'un d'eux surtout, rongé par l'envie, croyait perdre autant de louanges et d'honneur qu'on en donnait au Saint. Etant Abbé de Molesme, dit son historien, quelques Religieux, véritables enfans de Bélial, s'élevèrent violemment contre lui, et lui causèrent, par leurs méchantes actions et leur vie déréglée, de violens chagrins, et lui firent souffrir mille maux (1). Le même auteur ajoute : Ne vous étonnez point, vous qui lisez cela, de voir que l'iniquité ait trouvé place dans la congrégation des Saints, puisque l'Ecriture nous apprend, dans le livre de Job, que les enfans de Dieu et ses anges s'étant présentés devant Dieu, Satan y vint aussi et se mêla parmi eux. Ainsi il n'a jamais manqué dans l'Eglise, dès sa naissance, de justes qui aient besoin de patience, et de méchans pour la faire pratiquer (2).

Saint Bernard faisant un sermon à la fête de Pâques, aux Abbés de son ordre, nous montre que dès ce temps il y avait déjà beaucoup de Religieux lâches et tièdes dans les monastères, qui se donnaient beaucoup de liberté sur beaucoup de choses, et qui n'allaient pas franchement à la vertu. Il se plaint ailleurs de ce que plusieurs vieillards de sa maison étaient fâcheux et difficiles, et donnaient beaucoup de peine à lui et aux autres (3). Mais, ce qu'il y a de bien plus extraordinaire, c'est que son secrétaire, nommé Nicolas, fut un très-mauvais Religieux, un perfide et un traître, qui trompa le Saint sous une apparence de piété. Comme il savait parfaitement,

(1) Fili Belial in virum Dei atrociter insurgent, illum ad amaritudinem provocantes et animam justi iniquis operibus cruciantes. Apud Sur. 29 april.

(2) Non te moveat, lector, quod in illa sancta congregatione, sibi locum vindicavit iniquitas : sanè etiam scriptura teste didicimus, quod cum quadam die venissent filii Dei ut assisterent coram Domino, adfuit inter eos etiam Satan, sed ab initio non defuit in Ecclesia justus qui proficeret, et impius qui probaret. Ibid.

(3) Lib. de ordine vitæ, in fine.

et mieux que tous, imiter le style de saint Bernard, il écrivit des lettres en son nom, pour ses intérêts particuliers, en se servant de son cachet. Les choses allèrent si loin, que saint Bernard fut contraint de l'apprendre au pape Eugène, afin qu'il ne fût pas surpris. Nous sommes tombés entre les mains de faux Frères, lui écrit-il; plusieurs lettres fausses, fermées avec un sceau semblable au nôtre, ont été répandues dans les mains de plusieurs; je crains même que quelques-unes ne soient arrivées jusqu'à vous (1).

Quelque temps après, ce malheureux apostasia, quitta l'habit religieux. Saint Bernard écrivit au même pape Eugène: Ce Nicolas est sorti d'avec nous, aussi n'était-il pas des nôtres; en partant il a laissé de mauvaises traces après lui. Depuis long-temps je le connaissais, mais j'attendais, ou que Dieu le convertît, ou que lui-même se fit connaître comme un autre Judas: c'est ce qui est arrivé. S'il va à Rome, si, comme il s'en est vanté, il croit avoir des amis en cour, j'assure Votre Sainteté que personne n'est plus digne que lui d'une prison perpétuelle, et qu'il mérite très-justement d'être condamné à un éternel silence (2).

Dès le commencement de l'établissement de l'Ordre des Chartreux, quelques Religieux, pour leur désobéissance et leur rébellion, furent chassés par saint Anselme, leur général, qui fut depuis évêque de Beauvais. Ils allèrent à Rome se plaindre au même pape Eugène, et

(1) Perichitati sumus in falsis fratribus et multa litteræ falsatæ sub falsato sigillo nostro in manus multorum exierunt, et, quod magis vereor, etiam usque ad vos dicitur falsitas pervolasse. *Epist.* 284.

(2) Nicolaus ille exiit à nobis quia non erat ex nobis; exiit autem fæda post se relinquens vestigia; et ego longè antè hominem noveram, sed expectabam ut aut Deus eum converteret, aut instar Judæ ipse se proderet: quod et factum est; si ad vos venerit, nam hoc gloriatur, et amicos se habere confidit in Curia, nullus perpetua dignior inclusione, nihil ei perpetuo silentio justius. *Epist.* 298.

firent si bien qu'ils obtinrent de lui un bref *subreptice*, qui leur donnait le pouvoir d'entrer dans la grande Chartreuse d'où ils étaient sortis, sans faire aucune satisfaction. Saint Anselme eut recours à saint Bernard, afin qu'il employât son crédit auprès du Pape pour le désabuser et maintenir la justice. Le saint Abbé écrivit entre autres choses: Les démons qui nous tentent, ne dorment et ne sommeillent pas; ils ont excité une nouvelle tempête sur les montagnes et dressé leurs embûches dans les déserts. Les Chartreux ont été tellement agités par l'orage, qu'ils ne savaient plus où ils en étaient; sachez, Très-Saint Père, que ce désordre est venu de l'ennemi, et qu'il dure encore; il en a rendu quelques-uns rebelles et prévaricateurs, et en allumant une guerre domestique, il attaque, les uns par les autres, ceux qu'il ne peut vaincre par lui-même: leur orgueil va toujours croissant; ils se réjouissent du mal qu'ils ont fait, et insultent à ceux qui souffrent. Comme ils ont remporté la victoire, ils jouissent insolentement de leur triomphe; le Prieur n'est plus Prieur, et pendant que le superbe s'élève, le pauvre gémit (1).

Saint Severin, apôtre de Bavière, avait dans son monastère des Religieux fort vicieux, entre autres trois qu'il jugea à propos de livrer pendant quelque temps au pouvoir du démon, en punition de leur orgueil et de leur insolence (2).

Saint Sturme, premier abbé de Fulde, fut accusé méchamment par trois de ses moines, qui étaient jaloux de sa réputation et de sa gloire, devant Pepin, père de Charlemagne, qui l'envoya en exil (3).

(1) Quosdam prævaricatores constituit, alios quos per se expugnare non poterat, per illos impugnat bello domestico et intestino: et nunc superbia eorum ascendit semper, exultant in re pessima quam egerunt, insultant injuriam patientibus, vicere, triumphant. Prior jam non est Prior; dum superbit impius, incenditur pauper. *Epist.* 270.

(2) Apud. Sur. 8 januar.

(3) Ibid. 17 decemb.

Saint Romuald, fondateur de l'Ordre des Camaldules, fut extraordinairement persécuté et outragé par quelques-uns de ses Religieux. Les uns, dépités de ce qu'il avait semblé faire plus d'attention à un monastère qu'aux autres dans la distribution de quelques aumônes, entrèrent de force dans sa cellule, l'accablèrent de reproches, le battirent et le chassèrent de la maison. Un autre, qui se nommait Romain, jeune homme sujet à de grands vices, accusa, par une suggestion vraiment diabolique, le Saint, qui avait plus de cent ans, d'avoir commis un crime contre la pureté. Dans le premier monastère où il entra après avoir quitté le monde, les Religieux conspirèrent sa mort, parce qu'il vivait trop saintement pour eux; ils eussent exécuté leur horrible dessein, si Dieu n'eût inspiré à l'un des complices de lui déclarer le danger dont il était menacé (1).

Sainte Fare avait dans son monastère un grand nombre de Religieuses fort sages et fort vertueuses; mais il en était quelques-unes bien étourdies et bien mauvaises, qui lui causèrent beaucoup de déplaisir par le mauvais exemple qu'elles donnaient aux autres.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il y a quelquefois dans les Communautés religieuses des esprits difficiles et fâcheux. Il peut y avoir des méchants mêlés avec les bons, de faux frères qui font souffrir les autres par leurs mépris, leurs malveillances, leurs aversions, leurs envies, leurs murmures, leurs médisances, leurs calomnies, leurs résistances et leurs oppositions au bien, leurs mauvais offices, leurs tromperies, leurs injures, leurs outrages et leurs mauvais exemples. Voilà les périls qui viennent des faux frères. Mais pourquoi Dieu permet-il le mélange des bons et des méchants? Nous le verrons dans le paragraphe suivant.

(1) Apud Sur. 19 junii.

§ II.

Du Mélange des bons et des méchants.

Il faut poser comme un principe indubitable, que Dieu, ayant une bonté, une sagesse infinie, pourrait très-aisément empêcher le mal s'il le voulait, qu'il ne le permettrait jamais si dans le mal il ne voyait du bien, et si d'une source de malice il ne pouvait faire couler des eaux salutaires. Dieu a jugé, dit saint Augustin, qu'il vaut mieux tirer du bien des maux, que d'empêcher absolument tous les maux, parce que Dieu, étant infiniment bon, ne souffrirait jamais qu'il se trouvât du mal dans ses ouvrages et parmi ses créatures, s'il n'avait assez de pouvoir et assez de bonté pour faire sortir le bien du mal, comme le soleil des ténèbres, et la rose d'une tige hérissée d'épines (1). Il est en cela bien différent des hommes qui, par leur méchanceté, tirent du mal des choses les meilleures, semblables aux araignées qui pompent leur venin dans les fleurs les plus douces. Dieu, par sa bonté, sait tirer du bien des choses mauvaises, comme l'abeille fait son miel des choses les plus amères.

Dieu, à la vérité, hait infiniment le péché; il nous a donné un remède souverain pour le détruire; et il est aisé de juger qu'il le détruirait entièrement, s'il ne voyait pas qu'en le laissant sur la terre il peut causer un plus grand bien que le mal dont il est cause. C'est le propre de sa sagesse infinie de laisser agir les créatures selon les inclinations qu'il leur a données; autrement ce serait en vain qu'il les aurait pourvues du don d'agir li-

(1) Melius esse judicavit Deus de malis bene facere, quam mala nulla esse permittere. Neque enim Deus, cum summè bonus sit, ullo modo sineret mali esse aliquid in operibus suis, nisi usque adeo esset omnipotens et bonus, ut bene faceret etiam de malo. *Ench. cap. 27.*

brement. Les hommes ensuite usent et abusent de leur liberté, font le mal et commettent le péché quand ils le veulent : voilà pour la sagesse infinie ; mais l'ouvrage de la sainteté infinie, est de corriger et de sanctifier d'une certaine manière le mal, et de le convertir en bien ; l'ouvrage de l'infinie bonté, est de le convertir en un plus grand bien, et d'en faire sortir des choses très-utiles et avantageuses. Dieu s'est servi du péché d'Adam, qu'il pouvait empêcher, pour manifester sa gloire, procurer le bonheur au genre humain, par le mystère de l'Incarnation de son Fils ; il s'est servi du péché que commirent les Juifs, en faisant mourir ce cher Fils, pour racheter les hommes et les rendre bienheureux ; il s'est servi de la cruauté des empereurs, des juges, des bourreaux, pour établir la vérité de la Religion, pour faire éclater la force de sa grâce dans ses serviteurs, le courage invincible de ses martyrs, la sainteté admirable de ses confesseurs, la pureté angélique de ses vierges. Un sage législateur ne permet dans sa république aucun mal qu'il peut retrancher, s'il ne prévoit qu'il fera plus de bien en le permettant qu'en le retranchant.

Cela supposé, voyons maintenant quel bien Dieu peut tirer du mélange des bons et des méchants, et de leur commerce mutuel. Saint Augustin en remarque deux : Ne croyez pas, dit-il, que ce soit sans sujet qu'il y ait des hommes méchants dans ce monde, et que Dieu ne puisse en tirer aucun bien ; il n'en est pas ainsi. Dieu laisse vivre l'homme méchant, afin qu'il se corrige et devienne homme de bien, ou pour que l'homme de bien soit éprouvé et devienne encore meilleur (1). Les serpens, les vipères et les autres animaux venimeux, ceux qui sont cruels, comme les lions, les tigres, etc., ont bien en eux quelque

(1) Ne putetis gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum : omnis malus aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit ut per illum bonus exerceatur. In Psal. 54.

chose de nuisible ; mais sous d'autres rapports ils sont utiles, soit pour la guérison de quelque maladie, soit pour d'autres usages ; d'ailleurs cette admirable diversité d'animaux nous montre la toute-puissance de Dieu, et ajoute à la beauté de l'univers.

Voilà donc les deux biens que Dieu se propose dans le mélange des bons et des méchants ; il veut d'abord corriger le méchant en lui donnant le temps de faire réflexion sur sa vie coupable, sur le danger auquel il s'expose s'il meurt dans cet état, et sur les supplices qui lui sont préparés s'il ne change pas ; il leur donne encore pour secours, les bons exemples, les actions vertueuses, les instructions et les prières des justes.

En second lieu, ce mélange est en faveur des bons : c'est un moyen pour eux, en supportant avec patience ce qu'ils ont à supporter, de se perfectionner et d'acquiescer de grands trésors de mérites. Les méchants servent aux bons, dit saint Augustin (1), comme le feu à l'argent, pour le purifier ; comme la femme de Job servit à ce saint homme pour le sanctifier. Saint Paul écrit aux chrétiens de Corinthe, et en leurs personnes à tous les justes : *Tout est à vous et pour vous, soit Paul qui vous a plantés, soit Apollon qui vous a arrosés, soit Pierre comme le chef de l'Eglise, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les futures ; tout est à vous, il n'y a rien qui ne soit à votre usage* (2). Saint Thomas entend par ce mot *monde* les choses extérieures et corporelles, les cieus, les élémens et tout ce dont ils sont composés, et, de plus, les méchants et les réprouvés. Les réprouvés, dit-il, procurent le bien des élus par la volonté de Dieu, puisque, s'ils le veulent, tout leur

(1) Serm. 78. de Temp.

(2) Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Céphas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive presentia, sive futura, omnia enim vestra sunt. 1. Cor. 3. 22.